

LETTRE

Écrite d'une Maison rue Ducale, n° 1035,

En date des 23, 24, 25, 26 et 27 septembre 1830,

PENDANT LES ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES DE CES JOURNÉES;

Par M. Delcambre,

VIEILLARD DE SOIXANTE-QUINZE ANS;

Communiquée officieusement par la personne qui était chargé de la remettre
ouverte à M. PAULÉE, à Douai.

PUBLIÉE AUX FRAIS DE M. M... V D M.,

Pour être vendu

au Profit des Blessés.

❁
Prix : Une pièce de Monnaie.
❁



Bruxelles,

IMPRIMERIE DE A. MERTENS, QUAI AU FOIN, N° 33.

—
1830.

Bruxelles, 23 septembre 1830.

M. PAULÉE,

23 septembre, midi. — C'est au bruit épouvantable de la canonnade et de la mousqueterie que je commence ma lettre. Deux bataillons de grenadiers, un régiment d'infanterie, un de chasseurs, un de cavalerie et d'artillerie, en tout plus de 8000 hommes, avec vingt pièces de canon, sont entrés dans Bruxelles, par la porte de Louvain, voisine du Parc, et par celle de Schaerbeek. Nos bourgeois, qui n'avaient là que deux canons (ils n'en ont que six en tout), n'ont pu empêcher l'entrée que pendant une demie-heure. A huit heures et demie, les troupes venues par les boulevards étaient maîtresses du boulevard jusqu'à la porte de Namur, de la rue Ducale et de la place des Palais, sans avoir pu avancer plus loin. Quatre pièces de la place du Palais, et trois placées aux trois entrées du Parc, sur ma rue, font un feu infernal dirigé sur la ville. Renfermé dans ma maison, ne voyant dans ma rue que des soldats aux coups desquels aucun de mes voisins ne s'expose, je ne puis juger de ce qui se passe que par les oreilles,

qui me font deviner que la rue Royale, séparée de la mienne par le Parc, et la place Royale, sont les points d'attaque et de résistance. Je juge aussi que la ville est saccagée par des centaines de boulets que les canons lui vomissent dans la direction des allées transversales du Parc. A six heures et demie du soir le feu qui s'est soutenu avec une égale violence depuis huit heures et demie, sans cesser *une minute*, ne se fait plus entendre. Les troupes sonnent et battent la retraite. J'entends de grands cris partant de la ville, semblables à des cris de victoire, d'où je juge que les bourgeois sont restés maîtres des rues et de toutes leurs positions. — Je quitte ma plume et je continuerai demain le récit de ce que j'aurai su. J'ai oublié de dire que le tocsin, que j'avais peine à entendre au milieu du feu, n'a cessé de sonner toute la journée. Je juge que les bourgeois peuvent espérer.

24 septembre, 7 heures du matin. — Depuis cinq heures, je vas et viens, comme mes voisins, sur le trottoir au long de ma rue jusqu'à celle de Louvain, dans laquelle les troupes n'ont su pénétrer. Des soldats se tiennent, comme hier, en tirailleurs au long de la haie du Parc dans ma rue ; ils ne nous disent rien. J'ai su par deux officiers, qu'en venant à Bruxelles ils ne s'attendaient pas à une résistance du moins aussi opiniâtre. Ils ont convenu d'avoir eu environ 60 des leurs tués, et 400 blessés. Vers quatre heures du soir ils avaient essayé, avec deux pièces

de canon , de s'emparer de la place Royale. Canoniers , chevaux , et le colonel d'artillerie avec beaucoup d'hommes , ont été tués à l'instant. Les canons restés au pouvoir des bourgeois , la place et la rue Royale toujours tenues par eux qui tiraient par les fenêtres et derrière les barricades. Nous n'avons pu savoir la perte des bourgeois ni le désastre fait par le canon.

Il est huit heures et demie. Le feu recommence aussi violemment qu'hier. A dix heures le feu de la mousqueterie est terrible dans la rue Royale, et dans les contre-allées du Parc du côté de cette rue, ce qui me fait conjecturer que les bourgeois veulent s'emparer du Parc et tourner la troupe stationnée sur la place du Palais. Les soldats tirailleurs dans ma rue , tirent sans relâche à travers les allées du Parc. Les canons placés dans ma rue tirent de même. Ah ! si des villes et communes envoyaient des renforts ! J'ignore avec mes voisins s'il en vient ou non. J'ignore d'où nos bourgeois ont tant de munitions. Il y a quatre jours on manquait de fusils et de poudre , et combien ils ont tiré depuis hier ! A onze heures , le feu s'éloigne du Parc, il est tout dans la rue et vers la place Royale. A midi , il y a deux canons dans le Parc , qui secondent la mousqueterie fortement engagée. Le feu est terrible. Je juge que les bourgeois sont de plus en plus audacieux. Les canons font trembler ma maison. Il arrive encore

deux côtés. Combien il en aura péri aujourd'hui! Combien cette journée doit être plus meurtrière que celle d'hier. J'ai oublié que le soldat Hollandais m'a dit que son régiment a perdu beaucoup de monde cet après-midi en essayant de s'emparer de la place Royale. A cinq heures trois quarts, encore plus d'acharnement. C'est pis que le plus terrible tonnerre. J'en deviendrai sourd. Mes voisins me crient de leurs jardins : qu'allons-nous devenir ? et moi de leur répondre , bien résigné , s'il faut périr..... Le plancher se meut sous mes pieds. ah ! maudit bal ! Je dois nécessairement croire que les Borrains, qu'on attendait cette nuit, sont arrivés avec des munitions. Nos bourgeois seuls n'auraient pu suffire. Il est six heures, Nouvelle averse. Le tonnerre des combattants s'apaise. Je désire dormir aussi bien que la nuit dernière. Le tocsin redouble, on tire encore d'intervalle à autre.

25 septembre, six heures du matin. Le feu a continué hier jusqu'à sept heures un quart. Le tocsin a sonné jusqu'à neuf. C'était pour avoir du secours pour éteindre l'incendie de plusieurs maisons en feu, dans la rue d'Isabelle, située derrière la rue Royale. Les arbres du Parc m'empêchaient de voir autre chose que la clarté qui ne m'a que trop persuadé que plusieurs maisons brûlaient. Je viens de m'entretenir avec des voisins qui n'en savent pas plus que moi. Les tirailleurs Hollandais qui ont

passé la nuit vis-à-vis de ma maison n'en ont pas su davantage. Ils disent que les troupes ont eu hier un grand nombre de tués et de blessés ; que les bourgeois n'ont pas paru dans le Parc ; qu'ils tiraient de toutes les fenêtres de la rue Royale, contre lesquelles les troupes tiraient. Ainsi, hier soir, la troupe n'avait pas gagné un pied de terrain. — Aujourd'hui le tocsin sonne partout depuis quatre heures. A cinq heures quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie du côté de la place Royale. Jusqu'ici, huit heures, le feu beaucoup plus lent qu'hier. Je ne vois plus de canons ni de troupes dans ma rue ; seulement des vedettes, des tirailleurs, l'arme au bras. A huit heures et demie le tocsin redouble. La rue Royale fait un feu de mousqueterie d'enfer sur le Parc. Mousqueterie infernale contre le Waux-Hall, où une troupe se défend. Des lanciers attendent dans ma rue. — Non, rien d'aussi acharné à la bataille de Waterloo ! Qui sera vainqueur ? Un front de bataille sur un quart de lieue ne tire pas autant ! A dix heures, continuité. Deux pièces de canon attelées de six chevaux sont conduites et ramenées au galop dans ma rue. On cherche des positions pour les pointer. Elles tirent comme tous les diables presque sous mes fenêtres ; ma maison en tremble. La fumée de la poudre couvre le Parc, ma rue et nos jardins. A peine puis-je entendre le tocsin qui ne cesse pas. Le feu se ralentit à onze heures. Je crois que

la troupe est restée maîtresse du Parc. Le carnage doit avoir été grand. A midi le feu redevient terrible, toujours à l'extrémité du Parc du côté du Waux-Hall. Les lanciers stationnés dessous mes fenêtres, mettent pied à terre et se préparent à tirer. Toujours et toujours le tocsin. Il n'a jamais cessé pendant quatre minutes depuis trois jours. Si les arbres ne m'empêchaient pas de voir, si je pouvais aller voir ce qui se passe! Mais nous sommes menacés de voir tirer sur nous. Je suis sans pain. J'ai heureusement des pommes de terre. Personne ne saurait rien nous apporter. Prenons patience. Je vas de mon pupitre à ma persienne, à la fenêtre du grenier, dans mon jardin, pour me distraire, et je reviens à mon pupitre continuer ma narration. Ce sont tous mes loisirs depuis le 23. Mademoiselle Depasse, qui ne veut pas être raisonnable, s'occupe à se désespérer dans le souterrain avec Narcisse. C'est bien un autre tonnerre que celui du ciel qui lui fait tant peur. A deux heures, même continuité du feu. On sonne à ma porte; un lieutenant de grenadiers me prie de recevoir un de ses soldats qui a eu la cuisse percée d'une balle dans l'allée en face de ma maison. Un chirurgien vient le panser avec le linge que je fournis. Opération d'une heure. Voici ce que j'ai appris de l'officier et des six grenadiers. Ils ont perdu plus de soixante hommes en entrant par la porte de Schaerbeek, ils ne savent pas ce qu'on a perdu à la porte

de Louvain , mais la moitié de leurs troupes à péri dans ces trois journées. Nous ne saurions plus tenir m'ont-ils dit, on nous tuera tous. Le premier bataillon des grenadiers a perdu un quart ; le deuxième la moitié : Contre qui tiriez-vous , leur disais-je , si vous ne voyiez personne ? — On tirait de toutes les fenêtres ; on nous atteignait de tous les côtés. Nous tirions sur des fenêtres et nous ne pouvions atteindre les hommes qui se retiraient. — Que faites-vous des morts ? — On les jette dans les bas-fonds du Parc. Et vos blessés ? — On les panse dans le palais du Prince et on transporte à Vilvorde, ceux transportables. — Combien ont été transportés ? — Environ quarante charriots. — Vous attendiez-vous à devoir vous battre ? — On nous avait dit qu'on ne tirerait pas sur nous ; c'est ainsi qu'hier, pour nous animer, on nous faisait accroire que nous étions vainqueurs. — L'hôtel de Belle-Vue est-il brûlé, ainsi que trois maisons de la rue Royale ? — Non. Il y a sept maisons brûlées dans la rue d'Isabelle. — Êtes-vous maîtres de la place Royale ? — Nous avons perdu le colonel d'artillerie, beaucoup de canonniers, des officiers, deux canons et les chevaux, et beaucoup de grenadiers en voulant la prendre. Les balles nous arrivaient de tous les côtés ; nous avons dû renoncer.

Il est trois heures ; les trompettes sonnent de cesser le feu qui cesse effectivement. Deux fois, je

l'ai entendu recommencer et continuer. A six heures, le lieutenant est venu voir son soldat. Je lui dis : on tire encore. Il m'a répondu : voilà deux fois qu'ils viennent avec le drapeau blanc en signe qu'ils ne tireront plus ; et deux fois qu'une trentaine viennent nous attaquer dans le Parc ; je viens de recevoir une balle dans le soleil de mon bonnet à poil ; il m'a montré la déchirure. On continue à tirer. Toute l'affaire s'est passée dans le Parc. On a dit à la troupe que demain on tirerait à boulets rouges sur les maisons d'où on tire par les fenêtres. Si on exécute, on aura à tirer sur toutes les maisons de la place et de la rue Royale, et sur l'hôtel de Galle et l'hôtel Toringthon où les bourgeois combattants sont entrés de force.

26 septembre, six heures du matin. — Le feu a duré hier jusqu'à sept heures un quart. Les soldats m'avaient dit qu'il y avait deux bourgeois tués dans le Parc et qu'ils ne les relèveraient pas ; de ce dire et de celui du lieutenant, je vois que les bourgeois ne se sont pas bornés à tirer par les fenêtres, mais qu'ils sont quelquefois entré pour attaquer dans le Parc. Aujourd'hui à cinq heures et jusqu'à six, des coups de fusil dans la rue Royale. Le tocsin ne sonne pas encore. Je ne vois rien en mouvement dans le Parc ni dans ma rue, où les tirailleurs se tiennent tranquilles. A six heures et demie j'entends les tambours bourgeois battre l'appel dans la Ville. Le tocsin com-

mence à sonner à huit heures. Un soldat vient me dire qu'on fait une batterie de cinq grosses pièces sur la place des Palais , pour foudroyer la ville. Le tocsin ne cesse pas. A neuf heures , grand bruit d'artillerie et de mousqueterie de la place Royale. Une balle vient de casser une latte de mes persiennes. Je viens d'acheter deux pains de munition aux soldats. A dix heures, action aussi animée qu'hier dans la longueur du Parc. Des canons sur leurs affûts, attelés de six chevaux, vont et viennent continuellement dans ma rue , au galop. On les place tantôt sur un point, tantôt sur un autre. De dix à onze heures, feu moins animé. Je n'entends pas tirer les grosses pièces qu'on disait avoir fait venir hier d'Anvers. Le tocsin redouble. A onze heures et demie, feu ranimé, feu de diable. Un engagement de 4000 hommes n'en ferait pas plus. C'est plus fort qu'hier. On dirait que le Parc se déchire, se brise en pièces. Vous jugerez de la violence du bruit, en remarquant qu'il se fait sur un petit espace entouré de hauts édifices. Les bourgeois sont de plus en plus animés; j'en juge par leur feu précipité et soutenu. A midi et demi, j'étais monté à mon grenier pour entendre, car les arbres m'empêchent de voir. Je suis descendu frappé du plus terrible saisissement. J'ai vu une fumée large, épaisse, s'élevant au-dessus des arbres, que j'ai conjecturé provenir de l'incendie d'une maison voisine de l'hôtel Toringthon, si

ce n'est pas l'hôtel Toringthon lui-même. Je n'ai plus eu la force de continuer mon récit. J'ai fait prier, de voisin à voisin, par derrière, jusqu'au dernier de ma rue, qui n'est pas masqué par les arbres, de voir où il y avait un incendie; on m'a rapporté que c'était l'hôtel Toringthon qui était en feu, que le toit était déjà brûlé. Je suis abattu, je ne sais plus penser ni agir. C'est à trois heures que ma main tremblante, à 75 ans, tâche de vous tracer cette triste nouvelle. Je ne puis douter que la maison Cirez, qui en fait partie, ne soit aussi brûlée. J'essaie de vous donner un peu de consolation en espérant que vous serez indemnisé par toutes les provinces Belges, pour la cause desquelles on se défend et on se sacrifie à Bruxelles. Je dois croire d'ailleurs que toutes, sans exception, ont participé à la défense, par les secours que je suppose qu'elles nous ont envoyés. Il est cinq heures, le feu loin de s'être ralenti, a plutôt toujours augmenté. Quelle fusillade! Comment sait-on y tenir! Mademoiselle Depasse et Narcisse meurent de frayeur; je descends à tout instant pour les ranimer, sans y parvenir. Des soldats nous disent qu'ils perdent tout-à-fait courage, qu'il leur viendrait encore autant d'hommes, qu'ils seraient encore battus; ils ajoutent qu'ils ne voudront plus se battre demain. Les deux soldats ne voulaient pas le franc que j'ai donné à chacun pour le pain. Que ferions-nous d'argent,

au moment d'être tués? nous aimons mieux de la boisson pour nous soutenir. Je leur ai aussi donné de la bière. Il y a parmi eux grand nombre de Belges qui auraient déserté s'ils avaient cru devoir se battre. On se bat encore à six heures, et le tocsin continue.

27 septembre, huit heures du matin. — Le tocsin et quelques canons se sont fait entendre jusqu'à dix heures, et ces canons, jusqu'aujourd'hui quatre heures. Pendant que le dernier tirait, la troupe est sortie de la ville, à bas bruit. Je suis persuadé qu'elle n'avait pas plus de la moitié de ses hommes, venus au nombre de 8000. A cinq heures, les bourgeois accourent; hommes, femmes, enfans, se répandent dans les rues en jettant des cris de joie. On trouve quelques soldats cachés dans les maisons du Parc, on les désarme; j'en ai désarmé un. Voilà donc les bourgeois vainqueurs! Quelle leçon pour notre roi! Quelle leçon pour tous les rois! La troupe avait tiré hier des fusées à la congrève et des boîtes infernales.

Je finis et vous salue,

DELGAMBE.